Cahiers
au Cercle Ernest-Renan

POUR LIBRES RECHERCHES D'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

Paraissant tous les trois mois

LE PROBLÈME DE JÉSUS

par Prosper ALFARIC

Professeur honoraire d'histoire des religions
à la Faculté des Lettres de Strasbourg
Président du Cercle Ernest-Renan

CERCLE ERNEST-RENAN
3, rue Récamier - PARIS VIIe
C. C. P. Paris 10.606-47

No 1 - Premier trimestre 1954

Le N° isolé : ~~100~~ 2.3 F.

ORIGINE ET BUT DU CERCLE ERNEST-RENAN

Le « Cercle Ernest Renan pour libres recherches d'histoire du Christianisme » est né de propos familiers échangés entre amis sur la genèse de l'Eglise, sur certains aspects de son histoire et sur ses tendances actuelles. Il nous est vite apparu qu'il serait opportun de nous rencontrer à intervalles réguliers et de nous adjoindre des camarades animés du même esprit qui deviendraient, en toute cordialité, des collaborateurs. Ainsi a été élaboré, dès 1950, un premier programme destiné à une publicité restreinte, dont l'extrait suivant donne la substance :

« Nous sommes quelques-uns à penser qu'il serait opportun de constituer un groupe vivant et agissant, destiné à faciliter les échanges de vues et de renseignements, les recherches personnelles et la diffusion des résultats acquis, en tout ce qui concerne les origines lointaines ou proches du Christianisme, les facteurs de son évolution, la nature et la portée de son rôle social.

« Un tel organe de liaison peut être en tout temps très utile. Nous le jugeons, aujourd'hui, indispensable. D'une part, en effet, l'Eglise se montre plus entreprenante et novatrice que jamais. D'autre part, des documents inédits comme ceux des manuscrits, vraisemblablement esséniens, découverts depuis peu à l'ouest de la Mer Morte, viennent s'ajouter à ceux que nous ont déjà livrés d'autres découvertes du même genre et aux innombrables écrits, depuis longtemps connus, qui restent encore enveloppés de mystère.

« En raison du programme envisagé, notre groupe s'intitule « Cercle Ernest Renan », comme d'autres Cercle Descartes, Cercle Claude Bernard, Cercle Anatole France, Cercle Paul Langevin. Il n'a pas plus l'intention de s'en tenir à la pensée de Renan que ses pareils à celle de Descartes et de Claude Bernard, de France et de Langevin. Il veut seulement se mettre, comme eux, sous le patronage moral d'un grand esprit qui donna un bel exemple de pensée libre, de recherche audacieuse, de dévouement à la science, et qui serait le premier aujourd'hui à vouloir se dépasser lui-même.

« Tous ceux que ce programme attire seront chez nous les bienvenus. Tous sont invités à nous dire leurs désirs, à nous proposer leurs suggestions, à nous faire bénéficier de leur collaboration.

« Nos réunions seront en principe, mensuelles. Nous en donnerons un aperçu sommaire dans un « Bulletin » paraissant tous les mois.

« Par son intermédiaire, nous nous tiendrons en liaison étroite avec ceux de nos adhérents qui ne pourraient assister aux réunions. Il nous sera donc possible de recruter des adhésions en province et de constituer ainsi à travers le pays un bloc puissant d'esprits libres capables de se prononcer en connaissance de cause sur la vie et l'action des croyances communes. »

L'appel fut entendu par beaucoup et nous amena des adhésions nombreuses dont la liste n'a cessé de s'allonger et donne un total déjà imposant.

LE PROBLÈME DE JÉSUS (1)

par PROSPER ALFARIC
Professeur honoraire d'histoire de religions
à la Faculté des Lettres de Strasbourg

Il y a aujourd'hui un problème de Jésus qui se pose sous une forme aiguë au regard de l'histoire. Il est très différent de celui qui se posait jadis sur le plan de la théologie. Les théologiens se sont souvent disputés pendant les premiers siècles de notre ère sur la question de savoir dans quelle mesure Jésus, fils de Marie, participe à la divinité. Maintenant les historiens se demandent plutôt jusqu'à quel point le Christ, fils de Dieu, a partagé la condition humaine et même, pour parler net, s'il a véritablement existé ?

Je voudrais montrer ici comment ce problème a été résolu par la critique moderne dans un sens toujours plus éloigné de la tradition orthodoxe. Pour cela je prendrai d'abord trois auteurs particulièrement représentatifs, Ernest Renan, Alfred Loisy, Charles Guignebert, qui sont partis de la foi catholique,

(1) Le thème central de la présente étude (II. Conception mythique de Jésus) a été présenté en une Conférence de l'Union Rationaliste, le 5 mars 1932, sous le titre « Jésus a-t-il existé ? », puis édité sous le même titre dans le Cahier Rationaliste de mai 1932 et, un peu plus tard, avec une Conférence de Paul-Louis Couchoud et une autre d'Albert Bayet, dans un volume de la « Bibliothèque Rationaliste » intitulé « Le problème de Jésus et les origines du Christianisme ».

La première partie : « Historiens critiques de Jésus », est venue ensuite, à titre d'introduction, élargir la perspective initiale, en une nouvelle Conférence, publique et contradictoire, donnée à Belfort en 1938 et à Paris à l'Université Populaire du XIIIe, en 1947.

La fin de la deuxième partie déjà ébauchée dans l'exposé de 1932 et plus encore dans celui de 1938, a pris la forme présente et a été complétée par la troisième partie : « D'où vient le mythe ? », dans les derniers jours de 1953.

qui ont été élevés par l'Eglise dans le respect des Evangiles et que leurs études ont amenés à répudier de plus en plus nettement ces vieux textes dont s'est nourrie pendant dix-huit siècles l'imagination des croyants. Je m'attacherai ensuite à établir qu'on peut, dans cette voie, aller plus loin encore et que le problème posé comporte une solution plus radicale et résolument négative, qui s'explique fort bien.

I. HISTORIENS CRITIQUES DE JÉSUS

1. Ernest RENAN

Ernest Renan avait déjà senti la morsure du doute, au Séminaire Saint-Sulpice, quand il était encore l'abbé Renan, et c'est pour cela qu'il s'était séparé de ses maîtres. Peu avant la rupture, dès 1845, à 22 ans, il écrivait dans sa cellule de séminariste, un *Essai psychologique sur Jésus*, qui a été retrouvé dans ses papiers et publié, en 1921, par Jean Pommier. Il s'y demanda quel avait bien pu être l'état d'âme du fils de Marie, et il se promettait d'examiner à fond cette question, qu'il jugeait importante entre toutes.

De cette préoccupation dominante est sortie, après 18 ans d'études, sa *Vie de Jésus*, publiée en juin 1863, qui eut, dès le début, un succès inoui, et qui compte parmi les chefs-d'œuvre de notre littérature. Parcourons-la rapidement, et nous verrons combien elle s'éloigne de l'orthodoxie catholique qui s'enseignait entre les murs de Saint-Sulpice.

L'introduction fait une revue rapide des Evangiles canoniques qui constituent nos seules sources d'information directe. Renan admet un peu trop aisément que tous remontent au 1er siècle et qu'ils sont « à peu près » des auteurs à qui on les attribue. Il estime que des renseignements précieux nous sont fournis par celui qui porte le nom de Matthieu sur l'enseignement de Jésus et par celui qu'on appelle « selon Jean » sur sa vie et sa mort. Mais il ajoute que la vérité historique y est souvent viciée par de pieuses fictions. Ce sont des biographies légendaires, dont certaines l'emportent sur d'autres, sans qu'aucune mérite une entière créance.

Avec de tels documents, observe-t-il, on ne peut guère aboutir à des conclusions rigoureuses ; il faut faire une part importante à la divination et à la conjecture. Dans les histoires du genre de celle-ci, le grand signe qu'on tient le vrai est d'avoir réussi à combiner les textes d'une façon qui constitue un récit vraisemblable. L'analogie, en pareille occurence, est un guide

précieux. La vie de Mahomet nous aide puissamment à comprendre celle du Christ. Le Coran éclaire l'Evangile.

Suivant cette méthode, qui ressemble beaucoup à celle des biographies romancées, Renan arrive à nous donner une œuvre très cohérente. C'est une sorte de drame mystique dont les scènes s'harmonisent fort bien.

Un premier acte se situe en Galilée, à Nazareth. Jésus y apparaît comme absorbé par les croyances de son milieu. Il sort des rangs du peuple. Son père, Joseph, et sa mère, Marie, sont des gens de condition médiocre, vivant de leur travail. Il a des frères et des sœurs qui resteront obscurs. Lui-même a sans doute appris à lire et à écrire auprès du « Hazzan », ou lecteur de la synagogue. Mais il n'a point fréquenté les écoles plus relevées des scribes. Ce n'est qu'un jeune villageois qui voit le monde à travers le prisme de sa naïveté.

Dans le second acte, Jésus, arrivé à l'âge d'homme, devient lui-même. Devant le spectacle exquis des paysages galiléens, sa belle âme s'épanouit en une idylle mystique. L'humanité lui apparaît comme une grande famille, dont le père est au ciel. Il se dit qu'il n'y a qu'une chose qui compte : aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même. Il expose à qui veut l'entendre ce programme d'une simplicité grandiose, cette religion sans prêtres et sans mystères. Un tel charme émane de lui et de tous ses propos qu'il groupe sans effort autour de sa personne quelques jeunes gens avides d'inconnu.

Au troisième acte s'opère en lui une certaine déviation. C'est parce qu'il a quitté le riant paysage de la Galilée, pour aller dans la triste Judée, auprès de Jean le baptiseur, dont la renommée l'attire. Il reçoit de lui le baptême, il s'intéresse aux rites et aux pratiques extérieures. L'arrestation du baptiste vient clôre, heureusement, cet épisode qui, en se prolongeant, l'eût détourné de sa vraie voie. Mais de son commerce avec Jean, Jésus va garder d'opportunes leçons de propagande et l'idée d'une restauration prochaine du Royaume de Dieu, qui fera cesser l'injustice présente et mettra partout le bien à la place du mal. Il n'est plus seulement un délicieux moraliste, mais un révolutionnaire de génie qui essaie de réaliser sur terre son sublime idéal. Tel il apparaît aux gens de Capharnaum, parmi lesquels il va fixer sa résidence. Tel il se montre surtout au modeste groupe de pêcheurs et de petites gens dont il fait ses disciples, et qui vont à sa suite, dans un perpétuel contact avec la nature, souvent bercés sur leur délicieuse petite mer, ou dormant le soir sur ses bords. Parmi eux il n'y a point de riches ni de pauvres. C'est le communisme délicat d'une troupe d'enfants de Dieu, vivant avec confiance sur le sein de leur Père.

Au début du quatrième acte, Jésus se rend à Jérusalem pour la fête de Pâques, et il essaie sans succès de s'y faire écouter.

Devant la résistance obstinée à laquelle il se heurte, il regagne en hâte sa Galilée. Mais ce nouveau contact avec la Judée l'a détourné encore davantage de sa première voie. La conviction s'ancre chez lui qu'il n'y a pas de pacte possible avec les représentants du vieux culte. Ce n'est plus en réformateur qu'il se pose, mais en destructeur du judaïsme. Il apparaît dès lors à ses disciples et il se laisse regarder par eux comme un personnage supérieur à Moïse lui-même, comme un grand thaumaturge, comme le Messie, ou le chef prédestiné du Royaume de Dieu qui doit, un jour prochain, juger chacun selon ses œuvres. Sous l'influence de ces idées nouvelles, sa parole s'exalte de plus en plus et il en vient à prêcher, en un langage hyperbolique, une morale très dure, qui s'écarte du droit commun et heurte la raison. L'opposition qu'il rencontre l'entraîne en une polémique violente qui ne pourra que s'aggraver et provoquera le dénouement fatal.

Avec le cinquième acte, Jésus va au-devant du danger. Il se rend à Jérusalem où se trouve le centre la résistance. Il s'y livre à des discussions passionnées qui finissent toujours par des orages. Deux saintes femmes, Marthe et Marie, qui le reçoivent à Béthanie, se disent que, seul, un grand miracle peut tout sauver. Elles l'amènent à partager leurs vues et organisent une habile mise en scène. Leur frère Lazare était malade. Bientôt le bruit se répand qu'il est mort et que trois jours après il a été ressuscité. Les adversaires de Jésus n'en conçoivent que plus d'irritation. Ils décident la perte du faux thaumaturge. Lui-même sent que sa fin approche. Il l'annonce à ses disciples. Un soir au jardin de Gebhsémani, son âme est triste jusqu'à la mort. Mais il se ressaisit et accepte de boire le calice amer de la souffrance que son Père lui tend. Arrêté, conduit devant le Sanhédrin, puis au tribunal de Pilate, il n'essaie pas de se défendre et se laisse condamner au crucifiement. Durant son supplice, il connaît une agonie du désespoir plus cuisante que tous les tourments. Il crie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Mais son instinct supérieur finit par l'emporter. Il retrouve le sens de sa mission et, profondément uni à son Père, il commence sur le gibet la vie divine qu'il va mener désormais dans le cœur de l'humanité.

Toute cette biographie est fort bien agencée. Mais, de bonne heure, on lui a reproché d'accorder trop de créance aux récits évangéliques. Détail piquant, ce furent surtout des croyants, des protestants libéraux, qui dénoncèrent l'insuffisance de sa critique à l'égard des textes sacrés. Ils objectèrent notamment que le 4e Evangile mis ici au-dessus des trois autres et souvent invoqué comme une autorité de premier ordre, n'était pas de l'apôtre Jean et n'avait pas de valeur historique.

Renan finit par en convenir dans la mesure où il le pouvait sans se désavouer à fond. Dans la treizième édition de son

livre, qui parut en 1867 et que toutes les suivantes ont reproduite, il abandonna certaines des positions qu'il soutenait quatre ans auparavant, au cours de la première. Il afficha même, sur l'ensemble du sujet, un large scepticisme.

2. Alfred LOISY

La critique Renanienne parut, en son temps, très radicale. Pourtant une étude attentive des documents utilisés a montré depuis lors qu'elle restait timide et fort insuffisante. Par une ironie singulière du sort, ce fut un homme d'Eglise, l'abbé Alfred Loisy, d'abord professeur à l'Institut Catholique de Paris, qui en fournit la preuve la plus nette. Après avoir pris la plume pour défendre le point de vue catholique contre les négations de Renan, il en vint non pas seulement à adopter ses thèses mais à les dépasser.

Dans un gros livre publié en 1903 sur le 4e Evangile, il constatait que cette œuvre dont la *Vie de Jésus* avait fait un usage très large « n'est pas à interpréter comme la simple expression de souvenirs traditionnels ». L'auteur, expliquait-il, reste pour nous un inconnu. Son individualité d'ailleurs importe bien moins que le but qu'il poursuit. Or « il a été beaucoup plus théologien qu'historien, mais il a été encore plus apologiste que théologien ».

Dans un autre ouvrage d'environ 2.000 pages paru quatre ans plus tard, en 1907, Loisy se livrait sur les trois autres Evangiles, ceux qu'on appelle les Synoptiques, a une étude du même genre, très pénétrante et minutieuse. Matthieu, que Renan avait mis au premier rang, lui apparaissait, de même que Luc, comme dérivé de Marc. Or ce dernier n'avait pour lui qu'une valeur médiocre. C'est, écrivait-il, quant à sa composition, une œuvre de seconde main, une compilation du même genre que Matthieu et que Luc. C'est, quant à son objet et à son caractère, une œuvre de foi beaucoup plus qu'un témoignage historique.

Comment reconstituer, avec des données si précaires, la carrière et l'enseignement du fils de Marie ? Loisy ne l'essaie qu'avec d'infinies précautions. Chez lui, les formules dubitatives, dans lesquelles déjà Renan se complaisait, vont en se multipliant et aussi en s'affinant. D'autre part, devant sa critique minutieuse et persévérante, le drame évangélique se rétrécit de plus en plus, comme la peau de chagrin imaginée par Balzac. Lui-même le résume en un chapitre intitulé : « La carrière de

Jésus », qui compte 22 pages, mais dont la substance peut tenir en quelques phrases.

C'est probablement, explique-t-il, au cours de l'an 28, peut-être dès le printemps, que Jésus se mit à prêcher en Galilée. On n'a aucune indication sur la durée de cette prédication. On ne risque guère de se tromper en l'évaluant à quelques mois. Il est invraisemblable qu'elle ait été plus longue, d'une année par exemple ou davantage ; elle pourrait, au contraire, avoir été plus courte et n'avoir pas dépassé quelques semaines.

Le succès parut d'abord considérable, à tel point que le Maître crut bientôt opportun de s'adjoindre des auxiliaires. Cependant les progrès même de l'Evangile devaient lui susciter des obstacles, en dressant contre lui l'hostilité des pharisiens et celle d'Hérode. Jésus ne tarda pas à sentir que la terre de Galilée se dérobait en quelque sorte sous ses pas. Abandonnant pour un temps et son pays et sa propagande, il s'en alla, en compagnie de ses disciples, vers la côte phénicienne, du côté de Tyr et de Sidon. Combien dura ce voyage ? On ne sait, dit Loisy. Peut-être quelques mois. On peut conjecturer qu'il se place vers la fin de l'an 28.

Au retour, Jésus ne fit que traverser la Galilée. Il passa en Pérée, au delà du Jourdain, pour gagner ensuite la Judée, et se mit, semble-t-il, à prêcher en ces deux pays. Son intention était de se faire entendre surtout dans Jérusalem, à l'occasion des fêtes de la Pâque, où toute la nation juive se rassemblait dans la ville sainte. Là encore il connut d'abord quelques succès. Mais bientôt les haines s'accumulèrent contre lui. Trahi par un de ses disciples, arrêté, conduit chez le grand prêtre puis chez le procurateur Pilate, il fut condamné à mort et expira peu après au Golgotha sur une croix.

Nous sommes, en tout cela, fort loin des vues de Renan. La *Vie de Jésus* assignait à la carrière de son héros trois ans et demi, qui se réduisent ici à une année, peut-être même à quelques mois. Les trois voyages de Galilée en Judée, mis en scène par Renan dont chacun amenait un certain fléchissement de l'idéal des premiers jours, se ramènent à deux, dont aucun n'a une influence sérieuse sur la pensée du Maître. L'opposition établie par Renan entre la Palestine du Nord toute riante et celle du Sud triste et dure ne joue plus aucun rôle. Nous n'avons plus ici une idylle mystique conçue près des bords charmants du lac de Tibériade, qui va sombrer sous le ciel morne de la Judée, au voisinage de la Mer Morte. Tout se réduit à l'aventure banale d'un chef de secte, qui constate lui-même que nul n'est prophète dans son pays.

Loisy ne se montre pas moins radical en ce qui regarde l'enseignement de ce maître nouveau. Il le ramène tout entier à une seule idée, celle de la fin des temps. Le grand jour prédit

par les prophètes est tout proche. Le monde actuel va s'effondrer soudain. Un autre prendra sa place. Alors s'instaurera le royaume de Dieu, sous la conduite d'un chef idéal, qui sera son Fils aimé, le Christ ou le Messie.

Jésus se regarde comme le guide prédestiné à qui ce rôle doit échoir. Aussi parle-t-il avec une autorité souveraine et emploie-t-il tous ses efforts à préparer les esprits au grand renouveau qui s'annonce. Les premiers mots qu'il adresse à la foule sont pour l'inviter à changer de vie, à se rendre digne d'entrer dans la société des saints qui s'élabore : « Convertissez-vous, dit-il, car le royaume de Dieu est proche. » De là vient qu'il presse ses auditeurs de renoncer à tous leurs biens, de laisser là parents, femmes et enfants. Qu'importe tout cela, puisqu'un monde nouveau va surgir, où l'on ne verra plus de riches ni de pauvres, où il n'y aura plus de rapports conjugaux ni d'épousailles, où tous les élus seront comme des anges ?

Renan avait fait ressortir avec sa netteté habituelle la place que tenait dans l'Evangile cette perspective de la fin prochaine du monde, qui nous apparaît aujourd'hui comme une colossale illusion et sur laquelle les commentateurs orthodoxes jettent volontiers un voile pudique.

Mais il l'avait présentée comme une simple déviation, qui s'était produite dans la pensée du Maître, pendant son premier séjour en Judée, sous l'influence de Jean Baptiste et de son entourage. Loisy en fait l'idée première et le principe fondamental de la prédication évangélique, qui se trouve ainsi fondée à l'origine sur une erreur naïve. Sa thèse est, au fond, bien plus dissolvante que celle qui s'affirmait dans la *Vie de Jésus*.

Est-il, depuis lors, revenu en arrière ? On peut dire, au contraire, que sa critique de la tradition est toujours allée en s'accentuant. Exclu, pour ses idées, de l'Eglise romaine dans laquelle il s'était obstiné à rester, il a publié, en 1910, un petit livre rouge intitulé : « Jésus et la tradition évangélique », où la valeur de cette « tradition » est encore plus amenuisée. Pour lui les Evangiles sont beaucoup moins les échos d'une mémoire collective jalouse de garder intact les souvenirs concernant Jésus que l'instrument didactique, disons le catéchisme, du culte rendu au « Seigneur Christ ». On peut y distinguer deux cycles, celui de la Prédication en Galilée, celui de la Passion en Judée. Or le premier se subordonne au baptême chrétien, le second à la cène eucharistique. Les deux ont un caractère nettement rituel. C'est à grand peine qu'on peut extraire de ces fictions liturgiques quelques lambeaux d'histoire.

Si radicales que ces conclusions puissent paraître, on aurait tort de ne les considérer que comme des vues isolées d'un exégète aventureux. Loisy n'a point l'âme d'un révolutionnaire. Il entend se tenir à égale distance des novateurs et des conser-

vateurs, dans cette voie moyenne où se complaisent les sages. Il n'avance rien d'important que n'aient déjà soutenu des auteurs réputés. Comme Renan, il a été fortement influencé par la critique allemande, plus précisément par celle des protestants libéraux. C'est d'eux que viennent ses thèses les plus hardies et, si elles ont causé en France un gros émoi, elles étaient à l'état d'opinions reçues en beaucoup d'Universités d'Outre-Rhin.

3. Charles GUIGNEBERT

Alfred Loisy n'est d'ailleurs pas chez nous un isolé. Charles Guignebert, qui est venu comme lui du catholicisme, mais qui s'en est détaché de bonne heure, a soutenu à la Sorbonne, jusqu'à sa mort survenue comme celle de Loisy en 1940, des doctrines à peu près identiques mais plus radicales encore.

Il les a exposées, on pourrait presque dire codifiées, en un gros volume in-8° d'environ 700 pages, intitulé : *Jésus*, qui a paru en 1933 dans la « Bibliothèque de synthèse historique », et que la qualité de son auteur et la notoriété de la Collection rendent doublement important.

Guignebert y fait remarquer, dès le début de son introduction, que ce n'est pas une vie de Jésus qu'il a voulu donner, mais une étude objective des problèmes qui se posent à son sujet devant la critique historique. Déjà par cette présentation du sujet il s'apparente nettement à Loisy. Une étude attentive du livre le montre mieux encore. Sur la plupart des points, le professeur de la Sorbonne pense comme son collègue du Collège de France. Sur certains il s'écarte de lui. Mais, si l'on examine d'un peu près ces écarts, on s'aperçoit très vite qu'ils tendent à une répudiation toujours plus décisive des données traditionnelles.

La suite de l'introduction fait nettement ressortir les lacunes et la médiocrité de notre information. Les témoignages juifs et païens qui ont été invoqués ne nous fournissent, remarque Guignebert, aucun renseignement utile au sujet de Jésus. Ils ne suffiraient même pas à prouver son existence. Nous ne disposons que de textes chrétiens. Pratiquement, les seuls qui comptent sont nos quatre Evangiles. Or le quatrième nous emporte loin de l'histoire, dans le domaine de la mystique et de la théologie. Les trois autres ont été écrits assez longtemps après l'époque dont ils parlent. En outre, le premier et le troisième, Matthieu et Luc, se sont inspirés du second, c'est-à-dire de Marc. Ce Marc utilise lui-même un texte plus ancien, et

« nous ne savons pas ce que pouvait valoir en histoire ce recueil premier, qui est comme la seule assise de nos renseignements sur la vie de Jésus ». Guignebert en arrive à parler du « désert de notre information » que dissimulent mal certains « mirages ». « La vie de Jésus, écrit-il, nous échappe. Peut-être possédons-nous encore quelques pierres de l'édifice ; sa disposition nous demeure inconnue. Découvrir ces pierres dans les constructions postérieures où elles ont été employées, les isoler, les étudier avec soin, c'est présentement toute l'ambition qui nous soit permise ; encore demeure-t-elle exposée à bien des déceptions.. Entre la réalité et nous se dressera toujours la foi des générations qui nous ont légué les Evangiles... Nous savons, si l'on veut, ce que ses fidèles ont cru qu'il avait pensé... Nous sommes réduits à deviner ce qu'il pensait lui-même... Il nous faut examiner en soi chaque épisode, chaque parabole, chaque « logion » et chercher, par une comparaison minutieuse, à éliminer les parasites... Au terme de cette opération hasardeuse, nous n'avons plus qu'à nous abandonner à la critique de vraisemblance, fondée sur l'étude du milieu où Jésus a vécu, en nous défendant, avec une constante énergie, de céder à nos impressions personnelles. Labeur ingrat, conduit dans l'inquiétude, et dont le résultat reste toujours sujet à caution. Il est trop facile d'en dénoncer les faiblesses. »

Fermons les yeux sur ces « faiblesses » que Guignebert est le premier à reconnaître, et considérons les « résultats toujours sujets à caution de ce « labeur ingrat » qu'il a « conduit dans l'inquiétude ».

Il nous les expose en trois grandes parties, dont une porte sur la carrière de Jésus, une autre sur son enseignement, la dernière sur sa mort.

1. Voici quelques conclusions, particulièrement significatives, auxquels aboutit la première.

D'abord, le nom de « Jésus », Ieschua ou Iehoschua, qui veut dire « Iahvé secourt » ou « secours de Iahvé », convient si bien au rôle joué par son porteur qu'il est « raisonnable et vraisemblable » de penser que c'est ce rôle même qui le lui a fait attribuer après coup, en d'autres termes que ce n'est pas son vrai nom.

Son surnom de « Nazaréen » ne peut pas vouloir dire qu'il est né à Nazareth, car en ce cas, c'est « Nazarethénien » qu'on aurait dû dire. Il vient plutôt de l'hébreu « nazir » traduit en grec par « nazaraios » qui désigne une homme « saint » « consacré à Dieu. Lui aussi est donc une invention des croyants.

C'est par suite d'un contre-sens qu'on a cru que Jésus, ce « Saint de Dieu », était originaire de Nazareth. Si Matthieu et Luc l'ont fait venir de Bethléem, c'est à cause d'une autre interprétation fautive de textes scripturaires, notamment d'une

prophétie de Michée. En réalité nous ne savons pas où il est né.

Nous ne connaissons pas davantage la date de sa naissance, et « au temps de la rédaction de nos textes évangéliques, la tradition chrétienne ne savait plus elle-même à quoi s'en tenir » .

Nous ne savons même pas si son père s'appelait réellement Joseph comme le célèbre patriarche fils de Jacob. Nous ne sommes pas mieux renseignés sur Marie. Si Jésus est dit son « premier-né », cette qualité ne se trouvant affirmée qu'en des récits fictifs « n'est garantie par rien ». Elle vient d'un texte mal compris de l'Ancien Testament.

Nous ne pouvons nous représenter son enfance qu'en nous l'imaginant. C'est le « néant absolu de l'information ».

Nous ne sommes pas mieux renseignés sur les facteurs internes et les influences du dehors qui l'ont amené à entrer dans la vie publique et à jouer un rôle.

Sommes-nous du moins bien renseignés sur son activité ? Les Evangélistes ne nous apportent guère à son sujet que des récits de miracles. Ils ne s'accordent ni sur leur nombre ni sur les circonstances qui les caractérisent. Leur état d'âme est celui des « arétalogues » ou conteurs de merveilles qu'un auteur de leur temps, Juvénal, se faisant l'écho de l'opinion courante, qualifie de « menteurs ». Ce qui leur importe, c'est l'effet à produire sur le lecteur bien plus que la précision et l'exactitude des faits qu'ils allèguent. Ils se caractérisent par l'insincérité matérielle des récits.

2. Les renseignements qui nous sont fournis sur la doctrine du Maître se montrent également précaires.

Parmi les paroles de Jésus qui nous sont rapportées dans nos quatre Evangiles, certaines ont la forme de brèves sentences, d'autres forment de petits discours. Les premières ne sont, souvent, que des remarques formulées en passant dans une circonstance fortuite. Beaucoup de ces boutades occasionnelles n'ont pu se conserver qu'en s'isolant des circonstances qui les avaient pour ainsi dire engendrées. « Dans l'opération, elles ont perdu, selon toute apparence, leur sens véritable ». Parfois, il s'agit bien de propos d'une portée plus générale. Mais « il est visible que les évangélistes n'ont pas porté plus de scrupules ni de respect dans les manipulations qu'ils leur ont fait subir ». Quant aux discours rapportés par eux « il ne saurait subsister le moindre doute... Jésus ne les a jamais prononcés... Ils apparaissent comme l'œuvre de la communauté primitive pour la plus large part, comme celle des rédacteurs évangéliques pour le reste ». Il ne subsiste donc guère de chance de posséder un souvenir fidèle et exact de la prédication de Jésus.

Les conclusions qui se dégagent d'une étude attentive de ces fragments épars sont plutôt négatives. Contrairement à ce qu'affirme Loisy, Jésus ne s'est pas proclamé Fils de Dieu et n'a pas reçu ce titre de son vivant. Jamais il n'est censé avoir dit : « Je suis le Messie,, je vous apporte le royaume », et on ne voit pas ce qui l'aurait empêché de le dire s'il l'avait cru. Il n'apparaît que comme « un rejeton attardé des prophètes ».

Encore ne voit-on pas en quoi il se distingue de ceux qui l'ont précédé, ni en quoi son attente diffère de celle du commun des Juifs. Rien ne montre qu'il ait eu « la moindre idée » de l'Eglise qui se réclame de lui, en d'autres termes qu'il ait songé à une société spirituelle des âmes justes qui s'organisait sous ses yeux ». La matérialité terrestre du royaume annoncé par le Nazaréen n'est pas sérieusement contestable ».

Sur la manière dont il concevait sa réalisation, les documents nous manquent. Le discours que lui font tenir à ce sujet les trois premiers Evangiles, et qu'on appelle pour ce motif l'Apocalypse Synoptique « apparaît tout entier, à simple lecture, comme une composition artificielle, et sans doute totalement étrangère à Jésus ».

Sa religion ne se distingue pas de celle des prophètes, des pauvres d'Israël. Sa piété personnelle « a pu ajouter une note individuelle ». Mais celle-ci « véritablement nous échappe ».

Il faut en dire autant de sa morale. « Les préceptes positifs qu'elle formule... n'ont aucune originalité. Ils appartiennent à la sagesse biblique, à la rabbinique, voire à celle des nations ».

« Nous restons hors d'état de nous représenter ce qu'a été l'enseignement de Jésus sur le point capital » de la résurrection. « A propos du jugement se posent également devant nous plusieurs questions auxquelles nous n'avons guère les moyens de répondre ». « En somme, nos Synoptiques... ne nous permettent plus de faire une réponse probable à aucune des questions que pose pour nous la représentation que Jésus se faisait des fins dernières de l'humanité ».

A vrai dire, et pour clôre cette seconde section, nous ne sommes pas mieux documentés sur son enseignement que sur sa vie.

3. Disposons-nous, au moins, de données un peu fermes sur ses derniers jours ? Cette ultime partie de notre enquête n'est pas moins décevante que les deux autres.

Nos textes évangéliques, constate Guignebert, nous décrivent la Passion comme on se l'imaginait... comme on la sentait... dans la foi et le culte de la génération post-apostolique. « Reposent-ils sur des traditions héritées des apôtres ? » La moindre attention apportée à leur lecture en fait douter... Trop nombreux sont les passages où l'on se demande : Comment

a-t-on pu savoir cela ? Trop fréquentes et trop graves sont les contradictions entre les trois Synoptiques ». L'influence de quelques Ecritures, par exemple celle du Psaume XXII, est tellement évidente qu'on a pu se demander sérieusement si tout l'ensemble du récit n'était pas composé simplement au moyen de textes de l'Ancien Testament, en dehors de toute réalité. « Cette opinion, avoue Guignebert, n'est pas à écarter par le dédain ».

Il concède pour sa part que c'est par là qu'on peut s'expliquer au mieux ce qui est raconté de la présentation d'un vin mêlé de myrrhe, du tirage au sort des vêtements, de l'encadrement du Christ entre deux voleurs, des propos tenus sur lui par l'assistance, des ténèbres qui précédèrent sa mort, enfin du cri qu'il fit entendre avant d'expirer.

Ainsi jusqu'à la fin les quelques fragments d'histoire qu'il croit pouvoir maintenir surnagent péniblement dans un déluge de légendes.

Je ne crois pas trahir la pensée de Guignebert en résumant de la façon suivante les trois parties du gros ouvrage où il étudie tour à tour la vie, l'enseignement et la mort des Jésus : Quelqu'un, on ne sait qui, dont le nom même n'est pas sûr, enseigna on ne sait quoi au sujet du Royaume de Dieu prédit par les prophètes, et périt on ne sait comment ni quand, ni pour quel motif, sur une croix.

II. CONCEPTION MYTHIQUE DE JÉSUS

Est-ce là, du moins, un minimum que nous pouvons tenir pour assuré ? Je ne le pense pas. Je ne puis croire ni au moraliste exquis de Renan, ni au prétendant messianique de Loisy, ni au prophète obscur de Guignebert. De bonne heure j'en suis venu à me demander si Jésus a vraiment existé.

La question peut paraître étrange, déraisonnable, extravagante. C'est bien ainsi que moi-même je l'ai jugée d'abord. J'avais à son sujet un fort parti-pris. Mais ce n'était pas celui de l'incrédulité. C'était celui de la foi. Nourri dans mon enfance de la tradition catholique, je m'étais habitué à croire qu'il n'y a rien de plus vrai qu'une parole d'Evangile.

Plus tard j'ai dû reconnaître que là aussi les erreurs abondent et que les textes les plus sacrés sont souvent les plus faux. Mais je m'obstinais à supposer qu'il ne s'agit, en l'occurence, que de légendes superficielles et négligeables, telles qu'il s'en présente au cours des meilleures histoires. Il me semblait

impossible que des récits tellement vénérables, dont une grande partie de l'humanité a vécu pendant des siècles, ne soient que de purs mythes, c'est-à-dire des fictions dépourvues de toute réalité.

Quand j'ai entendu parler, pour la première fois, de gens qui soutenaient que Jésus n'a peut-être vécu que dans l'imagination de ses fidèles, je n'ai vu là qu'une de ces extravagances auxquelles l'abus de la critique peut quelquefois conduire. L'idée me semblait folle.

Quand je l'ai étudiée de plus près, j'ai dû peu à peu changer d'avis. A une première réflexion, je commençai par me dire que la thèse mythique n'était pas, en somme, tellement absurde qu'elle pouvait se concevoir : elle entrait pour moi sur le plan du possible. Puis je constatai qu'elle avait, tout au moins, quelques apparences de raison, qu'elle cadrait avec des faits troublants ; elle se logeait désormais dans l'ordre des vraisemblances. A mesure que j'entrai dans les détails, les arguments qui plaidaient en sa faveur me parurent de plus en plus forts, ceux qu'on lui opposait tout à fait illusoires ; je vis s'accroître sa probabilité. Après une enquête approfondie, j'en suis venu à me dire qu'elle s'harmonise fort bien avec tout ce que nous pouvons savoir des origines du christianisme, et qu'elle seule permet de les comprendre ; elle ne me paraît donc plus simplement probable, mais aussi certaine que cela est possible en pareille matière.

Cette évolution, amorcée par l'étude des origines mythiques du Manichéisme, était, dès 1916, assez avancée pour que Guignebert, qui l'avait perçue au cours de libres conversations, m'en exprimât quelque inquiétude. Quelques années plus tard, le désaccord entre nous sur ce thème précis était total et m'amenait à considérer sous un aspect nouveau le problème capital des Origines du Christianisme.

Je voudrais, sans entrer dans le détail des controverses, indiquer ici les étapes principales du chemin parcouru.

1. Possibilité d'une illusion mythique

Tout d'abord, que la thèse mythique ne soit pas à écarter comme une impossibilité, comme une absurdité, une constatation bien simple suffit, me semble-t-il, à le montrer. Le christianisme n'est pas la seule religion qui professe la foi en un homme-Dieu ou en un Dieu fait homme. Des exemples analogues s'observent en grand nombre dans les cultes anciens, et tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il s'agit là, en règle générale, de simples mythes.

Au début de notre ère, les fidèles d'Osiris voyaient en lui un ancien roi d'Egypte, qui avait introduit dans ce pays les bienfaits de la civilisation. Ils se racontaient maints détails sur ses voyages, ses efforts, ses luttes. Ils tenaient d'une tradition prodigieusement vieille des récits détaillés sur la trahison ourdie contre lui, sur sa fin tragique, sur les funérailles rituelles qui lui avaient été faites par Isis, et sur sa vie posthume.

Les adorateurs d'Attis n'étaient pas moins renseignés sur la brève carrière de ce pâtre divin qui, dans la fleur de son adolescence, gardait, à travers les montagnes de la Phrygie, le troupeau confié à ses soins. Ils avaient entendu conter par les anciens, de temps immémorial, divers incidents de sa vie dramatique. Chaque année, à l'approche du printemps, durant le cours d'une semaine sainte, ils se lamentaient sur sa fin douloureuse, dont les scènes lugubres hantaient leurs imaginations, puis ils le revoyaient vivant et se livraient à des transports de joie.

Les dévôts de Mithra possédaient un récit très circonstancié des hauts faits de leur Maître. Un d'entre eux, paraît-il, avait exposé son histoire « en de nombreux livres ». Ce devait être une œuvre analogue à celle de nos Evangiles, mais plus ample et plus détaillée.

Bien mieux, en Palestine même, dans la région de Samarie, et au long de la côte phénicienne, un culte était rendu, vers le début de notre ère, par de nombreux adeptes, à un Sauveur divin venu parmi les hommes pour leur révéler en des discours d'une haute sagesse accompagnés de miracles stupéfiants, une « gnose » ou « science » suréminente, celle de leur origine céleste, de leur nature spirituelle et de leur destinée immortelle. Ce personnage transcendant portait le nom de Simon, sans doute dérivé de celui du dieu phénicien Eshmun. Les auteurs chrétiens, pour le disqualifier, l'ont surnommé « le magicien ». Mais il était considéré par ses fidèles comme un vrai Fils de Dieu, qui avait pris une forme humaine afin de nous sauver.

Personne, aujourd'hui, n'oserait affirmer qu'Osiris, Attis, Mithra ont réellement vécu. Je ne crois pas qu'il y ait plus de raison d'admettre l'existence du susdit Simon. La liquidation finale du culte rendu à ces héros divins a détruit l'illusion qui leur donna un semblant de vie. Si l'un d'eux, au cours des siècles, eût prévalu à la place du Christ, beaucoup d'incroyants, même des plus rationalistes, n'oseraient pas contester son existence. Ils se contenteraient de nier sa nature divine et verraient en lui un homme suréminent, à qui ses actes auraient valu l'apothéose. Telle est l'attitude que la plupart adoptent au sujet de Jésus. Ne serait-ce pas simplement parce qu'il compte encore d'innombrables adorateurs et que la vitalité de son culte en impose toujours aux dissidents, même aux plus mécréants ? L'hypothèse vient d'elle-même à l'esprit.

2. Vraisemblance d'une illusion mythique

Voici d'autres considérations qui lui donnent déjà une certaine vraisemblance. Elles se fondent sur l'étrangeté des lacunes que présente notre information au sujet de Jésus.

Notez que la Palestine, au début de notre ère, n'était pas un pays perdu où des évènements notables auraient pu se produire sans qu'on en sût rien dans le reste du monde. Elle était occupée alors d'une manière solide et permanente, par les Romains. C'est par un de leurs procurateurs, Ponce-Pilate, que Jésus, nous dit-on, aurait été condamné à mort. Il n'aurait pu l'être, en tout cas, que par un représentant du pouvoir impérial. On pourrait donc s'attendre à le voir mentionné par les auteurs latins du 1er siècle. Or aucun d'eux ne lui consacre la moindre allusion. Ce silence surprend chez des témoins tels que Sénèque et Pline l'Ancien. L'un professait des idées très proches de celles des chrétiens. Il n'eût donc pu manquer de s'intéresser à leur premier maître si par hasard il l'eût connu, et il se montre fort bien renseigné sur les mouvements intellectuels de son temps. L'autre avait une information immense, due à sa curiosité universelle. Il parle en connaisseur de la Palestine et il s'y intéresse particulièrement à cause de la récente guerre des Juifs à laquelle il a pris une part active. Comment expliquer que tous deux restent absolument muets au sujet de Jésus ?

Après tout, c'étaient des étrangers. A ce titre ils ont pu l'ignorer. Mais les Juifs eux-mêmes ne paraissent pas mieux le connaître au cours du 1er siècle.

L'un d'eux, Philon d'Alexandrie, qui nous a laissé une œuvre considérable, vivait au temps de Ponce Pilate. Dans un de ses derniers traités, écrit vers l'an 40, il nous donne quelques indications sur les rapports fort peu cordiaux que ce procurateur entretenait avec ses administrés. L'occasion s'offrait ici à lui de faire une brève allusion à Jésus. Il eût dû s'intéresser d'autant plus à sa prédication que lui-même professait des doctrines très proches de l'Evangile. Il ne le nomme même pas et ne dit pas un mot qui puisse le viser.

Plus grave encore est le silence de l'historien Flavius Josèphe. Celui-là était un pur palestinien, très curieux de tout ce qui se rapportait au passé de son pays, fort bien documenté sur tous les évènements de son époque. Il connaissait particulièrement la Galilée, où il guerroya quelque temps contre les Romains avant de passer dans leurs rangs. Dans le dernier quart du 1er siècle, il écrivit 20 livres sur l'histoire des Juifs et sept autres sur la grande guerre de 66 à 70 où sombra leur nationalité et sur la longue agitation qui préluda au drame.

Ces écrits nous donnent toutes sortes d'indications précises sur une foule de gens, inconnus par ailleurs, notamment sur ceux qui ont joué un rôle religieux. Ils ne disent pas un mot de Jésus, si ce n'est en un passage bizarre, qui cadre mal avec le contexte et que tous les critiques de quelque importance s'accordent aujourd'hui à regarder comme une interpolation d'un copiste chrétien. La présence même de ce texte, visiblement apocryphe, ne fait que souligner l'absence de toute donnée authentique sur le sujet dont il s'agit. Si l'on a éprouvé le besoin de faire dire à Josèphe ce qu'il n'avait point dit, c'est évidemment parce qu'on a été choqué par son silence. Reconnaissons que ce silence est, en effet, gênant pour les tenants de l'orthodoxie. Il ne l'est pas moins pour les historiens qui, sans croire au miracle, veulent garder la substance de la tradition évangélique. Si Jésus a joué le rôle qui lui est attribué par eux, s'il a été le fondateur d'une religion qui devait transformer l'Orient et l'Occident, Josèphe a pu difficilement l'ignorer. Le connaissant, il eût dû en parler. Pourquoi n'en dit-il rien ?

Son silence est d'autant plus étrange qu'il se trouve aggravé par celui d'un autre témoin de la même époque, qui fut son compatriote et son rival. Un certain Juste de Tibériade écrivit peu après lui, afin de le combattre, un nouveau récit de la guerre des Juifs et un nouvel abrégé de leur histoire. Or lui aussi restait absolument muet au sujet de Jésus. Ses ouvrages ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Mais le patriarche de Constantinople Photius les lisait encore au IXe siècle. Il a laissé sur eux quelques brèves remarques dans un recueil de notes bibliographiques. Or nous y lisons, entre autres choses, que « Juste ne fait aucune mention de la venue du Christ, des évènements de sa vie, de ses miracles ». Photius ne trouve pas d'autre explication d'un silence si choquant que celle des préjugés juifs, qui, en vérité, n'explique rien. Il s'en présente une autre beaucoup plus naturelle. Lui et Josèphe n'ont rien dit de Jésus parce qu'ils ne savaient rien de lui, parce qu'ils n'ont recueilli à son sujet aucune tradition. Comme l'un et l'autre étaient fort bien renseignés sur la Palestine du 1er siècle, on est naturellement amené à se demander si le récit évangélique ne se réduirait pas à un pur mythe. Il ne s'agit pour l'instant que d'une simple supposition. Mais il me semble que l'hypothèse n'est pas dépourvue de vraisemblance.

3. Probabilité croissante d'une illusion mythique

Pour nous faire une conviction plus ferme, examinons d'un peu plus près nos quatre Evangiles, ceux qui portent les noms

de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean. C'est d'eux, en somme, que vient tout ce que nous savons au sujet de Jésus. Que vaut leur témoignage ?

Pour y ajouter foi, il faudrait connaître les auteurs de ces livres, savoir sur quoi se fondait leur rapport, quels moyens ils ont eu de se renseigner, jusqu'où est allée leur curiosité, dans quelle mesure ils ont été capables d'exactitude et de précision. Mais nous ne possédons sur eux aucun renseignement précis qui ait quelque valeur et qui puisse nous inspirer confiance.

Nous ne connaissons vraiment les évangélistes que par leurs œuvres. Or l'impression qui s'en dégage, pour qui les examine d'un peu près avec un esprit libre, leur est plutôt défavorable. A de menus détails on voit que les narrateurs ont vécu longtemps après les évènements dont ils parlent, dans la première moitié du second siècle, et loin du théâtre des évènements qu'ils relatent, à Antioche, à Ephèse ou à Rome. Ils divergent entre eux, ils se contredisent même sur des points de première importance. Or ce n'est point par suite du souci que doit avoir tout historien de ne rapporter que des faits bien établis, car ils n'hésitent pas à nous conter les prodiges les plus étranges, ceux qui laissent perplexes les gens les plus crédules. Aveugles qui voient, sourds qui entendent, paralytiques qui se meuvent, possédés dont les démons sont expulsés, malades soudainement guéris, morts qui ressuscitent, tels sont leurs thèmes habituels. Aucune preuve à l'appui, aucune discussion, aucun soupçon d'esprit critique. Nous sommes jetés là en pleine mythologie.

Si les mythes diffèrent dans leur forme d'un Evangile à l'autre, c'est qu'ils sont mis au service d'une certaine théologie, qui varie d'un écrivain à l'autre. Ils sont destinés à montrer tantôt que Jésus est le Christ, le Messie prédit par les prophètes juifs, tantôt qu'il est la lumière et la vie dont parlent les Hellènes, quelquefois qu'il est venu pour porter la loi de Moïse à sa plus haute perfection, d'autres fois que son but a été plutôt de l'abroger. Toujours et partout leur héros se présente à nous, non comme un personnage vivant, en chair et en os, mais comme une sorte de fantôme abstrait, comme une idée qui marche. C'est pour cela que peu à peu au cours de mon enquête, la thèse mythique m'a paru de plus en plus probable.

4. Preuve décisive de l'illusion mythique

Une dernière considération m'a semblé décisive. Nous avons des textes chrétiens antérieurs aux Evangiles. C'est d'abord *l'Apocalypse*, dont la majeure partie a dû être rédigée peu après la ruine de Jérusalem et de son Temple, survenue en l'an 70. C'est aussi le recueil des *Epitres* de Paul, dont les mor-

ceaux authentiquement pauliniens sont de dix à quinze ans antérieurs au grand drame. C'est encore et tout particulièrement le soi-disant « *Epître aux Hébreux* » qui leur fait suite et qui, en sa forme originelle, est sans doute contemporaine des lettres de l'Apôtre, peut-être même un peu plus ancienne. Tous ces écrits présentent un caractère très archaïque. Ils sont très proches des origines. Or tous ignorent le Fils de Marie, le doux Galiléen qui prêchait la bonne nouvelle du salut sur les bords du lac de Tibériade, en compagnie de douze disciples, et qui fut condamné à mort par le procurateur Ponce-Pilate.

L'Apocalypse

Prenons d'abord *l'Apocalypse*. Jésus y joue un rôle important. Il en est comme le centre. Mais il n'y revêt point l'aspect d'une personnalité historique.

Dès le début (V, 6-14), il nous est présenté comme résidant au ciel, tout près de Dieu, sous les traits d'un Agneau immolé dès l'origine, dont le sang purifie les pêcheurs, exactement comme celui du taureau de Mithra ou du bélier d'Attis.

Plus loin, en un passage curieux, qui vient d'une source plus ancienne (XII, 1-6), il apparaît comme né d'une femme. Seulement sa mère n'est pas une fille d'Eve. C'est une figure astrale, la Vierge céleste, qui a, nous est-il dit, le soleil pour habit, la lune pour escabeau, douze étoiles pour couronne et qui, poursuivie par un grand Dragon, entendons par là celui de la Constellation du même nom, est projetée sur terre avec un tiers des étoiles. Conçu par elle entre ciel et terre, puis enfanté ici bas dans la douleur, il est aussitôt transporté vers les régions azurées où trône le Très-Haut.

A un moment donné il redescend en ce bas monde. Mais c'est pour parcourir la terre sur un cheval blanc avec un manteau de pourpre, afin de faire la chasse à la Bête, c'est-à-dire à Rome, qui continue l'œuvre du grand Dragon. Il la jettera dans un étang de feu. Après quoi il remontera, triomphant, dans les cieux (XIX, 11-21).

Plus loin encore, l'Agneau divin reparaît sur la scène. C'est à l'occasion de ses noces qui vont être célébrées dans l'allégresse. Sa femme porte un nom bien connu. Elle s'appelle Jérusalem. Ce n'est pas la vieille cité de David, effondrée sous les coups de la Rome païenne. C'est une Jérusalem nouvelle, qui descend du ciel comme une épouse de choix parée pour son époux et toute étincelante d'or et de pierreries (XXI, 1-4, 10-14, 18-27). Nous sommes ici en pleine mythologie.

Ni l'Agneau de Dieu qui se tient traditionnellement devant le trône du Très-Haut, ni le Fils de la Vierge céleste, enfanté

par elle après sa chute et transporté dès sa naissance dans l'Empyrée, ni le Cavalier au manteau rouge venu du ciel pour faire ici bas œuvre de grand justicier, ni l'Epoux mystique de la Jérusalem nouvelle n'ont rien de commun avec l'histoire.

Une menue fin de phrase (XI, 8) pourrait seule être invoquée en faveur de la tradition évangélique. A propos de « deux Témoins » mystérieux, dont les cadavres sont exposés « sur la place de la Grande Ville appelée Sodome... », il est dit incidemment « où leur Seigneur aussi fut crucifié ». Mais ces derniers mots sont visiblement interpolés, car ils ne cadrent pas avec le contexte et ils sont en profond désaccord avec la perspective générale du livre, où le Christ apparaît sous la figure d'un « Agneau » rituellement égorgé dont le sang coule pour nous purifier, plutôt que sous celle d'un crucifié qui peut mourir sans verser une goutte de sang.

Les Epîtres de Paul

Paul nous donne-t-il des renseignements plus sûrs ? Remarquons d'abord que rien ne montre ni ne permet de soupçonner qu'il ait jamais rencontré le Christ en chair et en os. Tout prouve bien plutôt le contraire. Si vraiment il avait, à un moment quelconque, vu de ses yeux et entendu de ses oreilles celui qui allait devenir le centre de ses pensées, une pareille scène aurait été pour lui inoubliable. Il n'eût pas manqué de rappeler, à l'occasion, où, quand et comment le Maître lui était apparu, quelle vision il en avait gardée, quel écho lointain de ses paroles continuait de résonner en lui. Jamais il n'en dit rien. Nulle part il ne parle de lui comme un témoin de sa vie.

A-t-il du moins connu des gens qui ont vu et entendu le Christ ? On l'admet communément et on ne conçoit même pas qu'il soit possible d'en douter. Paul ne dit-il pas (Gal. II, 9), qu'il a rencontré à Jérusalem Jacques, Képhas et Jean qui semblaient des sortes de colonnes, et ces trois personnages ne nous sont-ils pas présentés dans les Evangiles comme les premiers compagnons de Jésus ? Les deux remarques sont également justes, mais leur rapprochement est arbitraire. Paul ne dit aucunement que les trois notables rencontrés par lui dans la Ville Sainte ont été des compagnons du Christ. Il donne plutôt à penser le contraire.

Un passage certainement apocryphe (Gal. I, 18-20) lui fait dire qu'il ne se rendit à Jérusalem que « trois ans plus tard », ce qui constitue déjà un long délai. Dans la rédaction primitive Paul disait plutôt ne s'y être rendu que « quatorze ans plus tard » (II, 1). Il ajoute un peu plus loin qu'il n'a fait ce voyage qu'afin de défendre devant les trois Grands son œuvre de mis-

sionnaire menacée par de « faux frères » (II, 4) et il se vante de ne leur avoir « cédé en rien » (II, 5). Plus tard même, lisons-nous dans la suite, il « résista en face » à l'un d'eux, à Képhas, c'est-à-dire à Pierre, devant la communauté d'Antioche et il le critiqua sévèrement « en présence de tous » (II, 11-14). Une telle attitude ne se comprendrait pas, chez un chrétien qui n'avait jamais rencontré le Christ, à l'égard de gens qui l'auraient vu, qui auraient vécu dans son intimité, qui auraient pu lui décrire sa vie, lui rapporter ses propos, lui faire son portrait. S'il a montré à leur égard une telle indifférence puis une telle indépendance, c'est évidemment qu'il estimait être renseigné autant qu'eux sur leur Maître commun.

Il le déclare d'ailleurs en propres termes au cours de sa correspondance avec les Chrétiens de Corinthe. Ceux-ci, observe-t-il, sont très divisés. Certains se groupent autour de lui. Mais d'autres lui son hostiles et se réclament spécialement de Képhas (I. Cor., I, 12). Paul réplique avec vigueur à ceux qui lui opposent le témoignage d'un grand notable : « Si quelqu'un, dit-il, vient vous prêcher un autre Jésus que celui que nous avons prêché..., vous le supportez fort bien. Or j'estime que je n'ai été inférieur en rien à ces Super-Apôtres. Si je suis un ignorant sous le rapport du langage, je ne le suis point sous celui de la connaissance. Ces hommes-là sont de faux apôtres, des ouvriers trompeurs déguisés en apôtres du Christ. Cela n'est pas étonnant, Satan lui-même se déguise en Ange de lumière, il n'est donc pas étrange que ses disciples aussi se déguisent en ministres de la justice... Sont-ils Israélites ? Moi aussi... Sont-ils ministres du Christ ?... Je le suis plus encore... J'en viendrai aux visions et révélations du Seigneur. Je connais un homme qui fut, en Christ, il y a quatorze ans, ravi jusqu'au troisième ciel... et entendit des paroles ineffables... (II Cor., XI, 4-6, 13-15, 22-23 ; XII, 2-4).

Paul se montre là tel qu'il est en réalité, un pur mystique. C'est en lui-même, en son esprit, qu'il a vu le Christ. Il dit en propres termes dans le fragment d'autobiographie du début de l'Epître aux Galates, au cours d'une controverse du même genre contre les mêmes gens qui prêchent « un autre Evangile »: « Je vous déclare, frères, que l'Evangile qui a été annoncé par moi n'est pas de l'homme. Je ne l'ai pas reçu ni appris d'un homme mais par une révélation de Jésus-Christ... Quand il plut à celui qui m'avait mis à part dès le sein de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce de révéler son Fils en moi... je ne consultai ni la chair ni le sang... » (I, 11-12, 15-16). On ne peut être plus formel. Paul n'a rien à apprendre de Pierre, ni de Jacques, ni de Jean. Il a vu dans le secret de son âme le Christ Fils de Dieu qui lui a été révélé par Dieu lui-même. Il estime, en conséquence, le connaître aussi bien que les Apôtres les plus notables. Cela revient à dire qu'aucun d'eux ne l'a connu plus directement ni autrement que lui. Le monde croyant au milieu

duquel nous sommes transportés par ses lettres est fait de visionnaires qui prennent leurs visions pour des réalités.

L' « Epître aux Hébreux »

Lisons maintenant l' « Epître aux Hébreux ». A vrai dire, elle n'a d'une épître que l'apparence. C'était, à l'origine, un petit traité de théologie comparable à ceux de Philon d'Alexandrie, qui pourrait bien être l'œuvre du missionnaire Alexandrin Apollos (Act., XVIII, 24-28 ; XIX, 1 ; Cor. I, 12 ; III, 4, 6, 22 ; IV, 6) et qui a pris plus tard à Rome, par suite de larges interpolations, la forme d'une lettre analogue à celles de Paul. L'écrit initial (I, 1-14 ; II, 1-18 ; V, 1-10 ; VII, 1 — X, 18) a été rédigé avant la ruine du Temple de Jérusalem, car il parle des cérémonies qui s'y pratiquent couramment (IX, 6 ; X, 3 ; X, 11). Il peut même être antérieur aux Epîtres anthentiquement pauliniennes, car il expose une théologie d'un caractère plus archaïque, qui en ignore les nouveautés.

C'est Jésus, et plus précisément son rôle providentiel dans l'œuvre du salut, qui en constitue le thème central. Or il n'apparait point ici comme né d'une femme ou d'une vierge, mais comme un « Fils » de Dieu qui, « en cette fin des jours », est venu « parler » aux hommes de la part du Très-Haut (I, 1) et qui, « entrant dans ce monde », a fait à son Père céleste la déclaration suivante empruntée à un Psaume (XL, 7-9) : « ...Voici que je viens pour faire ta volonté » (X, 5-7).

Notre théologien le trouve préfiguré par Melchisédek, qui, dit-il, est « sans père, sans mère, sans généalogie » et n'a « ni commencement de jours ni fin de vie » (VII, 3). Il fait ainsi allusion au passage énigmatique de la Genèse (XIV, 18-20) où ce personnage vaporeux, qualifié de « prêtre du Très-Haut », est brusquement introduit dans le récit des pérégrinations d'Abraham à qui il vient offrir « du pain et du vin », sans qu'aucun renseignement soit fourni à son sujet sur ses parents, sur sa naissance et sur sa mort. Un tel rapprochement doublé d'une telle remarque est significatif. Il donne à penser que Jésus aussi est « sans père, sans mère, sans généalogie, et n'a ni commencement ni fin.

Ceci est, pour notre auteur, d'une logique irréprochable. Le Fils de Dieu, en effet, a été présenté dès le début comme un doublet du Très-Haut, « reflet de sa gloire, empreinte de sa substance » qui a « fait le monde » et « soutient toutes choses par sa parole puissante » (I, 3), supérieur aux Anges les plus éminents, car ceux-ci ne sont par rapport à lui que des serviteurs (I, 4-14).

Un peu plus loin, il est vrai, nous le voyons présenté par allusion à un Psaume (VIII, 5-7), comme un « Fils de l'homme » abaissé pour un peu de temps au-dessous des Anges », qui a

souffert et a même affronté la mort pour ses frères (II, 14-17) et qui, « dans les jours de sa chair, ayant présenté avec de grands cris et avec larmes des prières, à Celui qui pouvait le préserver de la mort, a été exaucé... » (V, 7-9). Ces derniers détails semblent plus réalistes. Pourtant, ils demeurent singulièrement vagues. A y regarder de près, on constate qu'eux aussi dérivent de quelques passages du recueil des Psaumes qui ont été considérés comme des prophéties (XXII, 3, 20, 25 ; XLII, 4, 10, 12 ; XLIII, 5 ; LXIX, 4, etc.). Ces textes, destinés à un usage liturgique, mettaient en scène un juste souffrant et menacé de mort qui se présente à son Père céleste comme une victime innocente, qui le supplie, en pleurant jour et nuit et en criant jusqu'à en perdre la voix, de venir à son aide et qui finalement obtient satisfaction pour sa grande piété. Ces figures poétiques ont été prises à la lettre comme s'il s'agissait là d'un vrai Fils de Dieu venu parmi les hommes pour leur montrer par son exemple comment il faut se comporter au milieu des souffrances.

Ce fait est significatif. Il nous montre non seulement que Jésus, en sa forme première, est une figure mythique, mais encore que ce mythe a été constitué en grande partie avec la Bible juive. Nous avons là une sorte de mirage où se refléta et sembla prendre corps l'idéal mystique de pieux Israélites nourris de la lecture des livres saints.

III. D'OU VIENT LE MYTHE ?

Une étude persévérante de Josèphe m'a permis d'aller plus loin et de déterminer la nature exacte du milieu social où s'élabora l'Evangile.

Du moment où il m'apparut clairement que la personnalité du Christ est purement mythique, je ne pouvais m'étonner que l'auteur des « Antiquités judaïques », dont le récit va jusqu'aux approches de la guerre des Juifs, ne parle point de lui. Mais je trouvais singulier qu'il soit aussi muet sur les Chrétiens que sur le Christ. Il a dû, pourtant, au cours de sa longue carrière, en trouver plus d'un sur son chemin, non seulement en Judée où il a vécu d'abord, mais en Galilée où il a milité à la tête des troupes juives contre les Romains et à Rome même où il a plus tard rédigé ses ouvrages. Mon étonnement a cessé après une étude attentive de la la longue notice consacrée par lui dans le 2e livre de la « Guerre des Juifs » (II, 8, 2-13) aux « Esséniens », ces moines palestiniens qu'il nous montre voués au célibat et à la pauvreté sous une règle très stricte analogue à celle des Pythagoriciens et dont on a retrouvé récemment des manuscrits précieux et même le logis en ruine et les modestes

tombes à Qoumrân, au sud de Jéricho, non loin de la Mer Morte (1). Je me suis dit, bien avant cette trouvaille, à la lecture méditée de son texte, que, dans la mesure où il aura été amené à connaître des adeptes du Christ, il aura reconnu en eux des membres de cet Ordre religieux dans lequel il avait lui-même fait un stage, d'après son « Autobiographie », en sa 16e année.

Les affinités qui relient les deux groupes ont été perçues et signalées depuis longtemps. Divers auteurs se sont demandé si Jésus n'était pas un Essénien. Le même soupçon a été émis au sujet de son « précurseur » Jean Baptiste, dont l'existence historique n'est pourtant pas mieux établie que la sienne. Nous avons là un exemple typique de problème mal posé. La seule réalité consistante qui s'offre sans conteste au cours du 1er siècle est celle de communautés chrétiennes professant une même foi en un Fils de Dieu venu en ce bas monde pour le salut des hommes, qui portait le nom de Jésus et le titre de Christ. C'est seulement au sujet de ces groupes croyants qu'il convient de se demander s'ils viennent de l'Essénisme.

Encore faut-il circonscrire le problème et se borner aux plus anciens de ceux que nous pouvons atteindre. La chronologie des textes utilisés est ici de première importance. Nos quatre Evangiles canoniques, qui remontent en gros à la première moitié du IIe siècle, attestent une évolution déjà longue et très complexe résultant de facteurs nouveaux et fort divers. Les textes de la deuxième moitié du Ier siècle qui nous ont déjà servi à constater le caractère mythique de la figure du Christ, étant beaucoup plus proches des origines du Christianisme, permettent de remonter bien plus directement à ses premières sources. Or ils nous mènent tout droit à l'Essénisme.

1. Textes antérieurs aux évangiles

L' « Epître aux Hébreux »

Le traité sur le Fils de Dieu venu ici-bas pour le salut des hommes qui constitue la première rédaction de la soi-disant

---

(1) Les renvois aux « Antiquités Judaïques » et à la « Guerre des Juifs » seront donnés dans la suite sous les initiales A.J. et B.J., ceux qui concernent les manuscrits de Qoumrân sous les initiales A.P. et N.A., désignant deux exposés très documentés du professeur A. Dupont-Sommer : « Aperçus préliminaires sur les manuscrits de la Mer Morte » et « Nouveaux Aperçus... » (Paris, A. Maisonneuve, 1950, 128 p. et 1952, 224 p.).

« Epître aux Hébreux » est, à cet égard, très caractéristique.

La réflexion initiale sur cette « fin des jours » où Dieu « ayant parlé jadis par les Prophètes » s'est adressé à nous par son « Fils », est déjà révélatrice. Tous les Juifs, depuis le début de l'occupation romaine, avaient l'impression très nette d'être arrivés à un tournant de leur histoire. Mais tous ne voyaient pas l'avenir sous le même angle. Josèphe écrit, au sujet de la masse des révoltés qui se dressèrent contre Rome : « Ce qui les avait excités à la guerre, c'était un oracle ambigu trouvé dans les Saintes Ecritures et annonçant qu'en ce temps un homme sorti de leur pays deviendrait le Maître de l'Univers » (B.J., VI, 5, 4). Il s'agit là, visiblement, de la célèbre prophétie de Jacob : « Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda... jusqu'à ce que vienne Schiloh, à qui les peuples obéiront » (Gen. XLIX, 10). Les derniers mots étaient reproduits et traduits de diverses façons, mais toujours dans le sens d'un dénouement heureux pour le pays. En fait, le pouvoir avait échappé à Juda du jour de l'an 6 où l'empereur Auguste, ayant déposé le successeur d'Hérode le Grand, Archélaüs, l'avait remplacé par un « Procurateur » dépendant du « Légat » de Syrie. Dès ce moment la révolte avait commencé de gronder dans toute la Palestine. Pour les insurgés, le temps était venu où un « Oint » du Seigneur devait restaurer, à la tête d'une armée libératrice, le royaume de David. Les Esséniens, qui faisaient profession de renoncer à tous les biens matériels pour se vouer à leur perfectionnement spirituel, et qui opposaient la douceur à la violence, ne pouvaient adopter un tel programme de luttes meurtrières pour la possession d'une terre où ils se considéraient comme des passagers en quête de la patrie céleste. Eux aussi, épris de prophéties, attachaient assurément une grande importance à l'oracle de Jacob, mais ils se devaient de l'interpréter dans un sens mystique conforme à leur idéal. Ainsi procède l'auteur du traité « aux Hébreux ». Il fait visiblement allusion au texte en question dans un passage où il note que le Christ n'appartient pas à la race sacerdotale de Lévi et d'Aaron : « Il est notoire en effet, lisons-nous là, que notre Seigneur est sorti de Juda, tribu dont Moïse n'a rien dit en ce qui concerne le sacerdoce (VII, 14). Or ce « Seigneur sorti de Juda » est présenté dans tout le contexte non comme un batailleur triomphant, un nouveau David ou un autre Mattathias, dont les exploits enthousiasmaient les Zélotes, mais comme un saint homme, qui obtient par sa vie exemplaire le pardon des pécheurs. Il s'identifie avec le Juste souffrant mis en scène dans certains Psaumes (XXII, XLII, XLIII, LXIX, etc.) et par son intermédiaire, avec le « Serviteur » ou « Fils » de Dieu du recueil d'Isaïe, victime innocente se sacrifiant pour d'autres qui n'y font seulement pas attention, « semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie » (LIII, 3, 4, 7). Plus précisément, il est le type achevé du parfait Essénien.

Un haut représentant de l'Ordre est évoqué dans un curieux

Commentaire de la Prophétie d'Habacuc retrouvé à Qoumrân et sans doute écrit vers 41 avant notre ère. Il est mentionné là comme un « Maître de Justice » instruit par Dieu sur « tous les mystères des paroles de ses serviteurs les Prophètes » et placé par lui dans la Maison de Juda pour les « expliquer » à ses disciples (A.P., 44), ce qui, d'après le Manuel de discipline conventuel, est le rôle de l' « Inspecteur » ou « Evêque » de la communauté, car celui-ci, d'après ce Règlement, « instruira la multitude au sujet des œuvres de Dieu et lui fera comprendre ses merveilleuses et puissantes actions... » (A.P. 77). Le même personnage, qui apparaît ainsi comme le Grand Maître du Couvent, est qualifié par ailleurs de « prêtre », au sens nouveau donné à ce mot par les Esséniens, qui considéraient le sacerdoce non comme un privilège racial tenant à la naissance mais comme le résultat d'un appel divin reconnu par la communauté (A.J., XVII, 1, 5; cf. Héb., V, 4-5). Il est l' « Elu de Dieu », son « Oint » ou son « Christ » (A.P., 44-45, 78). Il a été persécuté par un « Prêtre impie » disposant d'un pouvoir souverain, sans doute Aristobule II (67-63 avant notre ère) qui, avec ses suppôts, a pillé, dépouillé les « Pauvres », mais qui sera dépossédé lui-même « à la fin des jours » quand viendra « l'armée des Kittim » (des Romains de Pompée (A.P., 45-52). C'est sous la forme d'une personnalité du même genre, esquisse vaguement ébauchée du moine idéal, que le traité « aux Hébreux » nous présente le Fils de Dieu venu en ce bas monde pour le salut des hommes. Il le montre « souffrant et mourant pour tous » (II, 9) « rendu semblable en toutes choses à ses frères, afin qu'il fût un Grand-Prêtre miséricordieux et fidèle dans le service de Dieu, pour faire l'expiation des péchés du peuple » (II, 17), « saint, innocent, immaculé » (VII, 26), victime rituelle qui s'offre à son Père céleste en substitut volontaire des anciens sacrifices (X, 5-10). Ces propos de haute spiritualité sont comme des échos de ceux qu'évoquent les manuscrits du Commentaire d'Habacuc et du Manuel de discipline. Ils ont la tonalité de ceux qui pouvaient s'échanger en des cercles de moines.

Ce rapprochement permet de mieux comprendre certaines particularités de l'écrit en question. Le Christ y est présenté, en une longue tirade, comme aussi supérieur aux Anges que le titre de « Fils » l'est à celui de « serviteur » (I, 1, 4 - II, 5). On peut être surpris de voir les Anges mêlés à une affaire qui leur semble étrangère. On ne s'en étonnera pas si l'on sait l'importance que leur attribuaient les profès de l'Essénisme, qui s'interdisaient par serment de divulguer leur nom (B.J., II, 8, 7). On le comprendra mieux encore si l'on jette seulement un coup d'œil sur deux livres très caractéristiques de l'Ordre, celui d' « Hénoch » conservé en éthiopien qui a été traduit en français par François Martin, et celui des « Jubilés », appelé aussi la « Petite Genèse ». Dans l'un et dans l'autre défilent, en effet,

toutes sortes d'Esprits entourant le trône du Très-Haut, ou occupés à transmettre ses ordres.

Autre détail typique : Le Christ apparaît, dans notre traité, comme un « Médiateur » entre le Très-Haut et notre bas-monde (VII, 6 ; IX, 15). C'est exactement le même rôle que joue, dans l'Hénoch éthiopien un personnage transcendant, une sorte de demi-Dieu, appelé « Fils de l'homme » (XLVI, 3-8 ; XLVIII, 2-7 ; LXII, 5-14 ; LXIII, 11 ; LXIX, 26-29 ; LXX, 1 ; LXXI, 14-17). Or il se trouve que notre théologien applique précisément à Jésus le passage suivant du Psaume VIII (5-7) : « Qu'est-ce que. . le Fils de l'homme pour que tu t'occupes de lui ? Tu l'as abaissé pour un peu de temps au-dessous des Anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur, tu as mis toutes choses sous ses pieds » (Héb., II, 6-9). En réalité, ce dernier texte ne vise pas un personnage transcendant mais l'ensemble des fils d'Adam, qui, quoique inférieurs aux Esprits célestes, dominent le monde matériel. Le contre-sens commis à son sujet s'explique fort bien par le souvenir de la vision d'Hénoch.

L'écrit « aux Hébreux » présente le Christ comme un prêtre à part, étranger et supérieur au sacerdoce lévitique. Il le rattache plutôt à Melchisedek « prêtre du Très-Haut », faisant une oblation « de pain et de vin » dès le temps d'Abraham, bien avant la naissance de Lévi et d'Aaron (VII, 1-17). Cette conception cadre fort bien avec les pratiques religieuses des Esséniens qui s'abstenaient des sacrifices d'animaux (A.J., XVIII, 1, 5) et qui attribuaient une valeur sacrée à leurs repas eucharitistiques pris en commun selon un rituel très strict (B.J., II, 8, 5).

L'auteur voit dans les rites sanglants de l'Exode et du Lévitique des images ou figures d'un culte plus parfait réalisé par le Christ (VIII, 5). » La Loi, dit-il, possède une ombre des biens à venir, non l'exacte représentation des choses. » (X, 1). Cette interprétation symbolique se trouve en plein accord avec ce que nous savons par Josèphe (B.J., II, 8-11) et surtout par Philon (« Quod omnis probus liber », 82) des tendances spiritualistes et de l'exégèse allégorique des Esséniens.

Notre théologien anonyme subordonne l'ensemble de son commentaire (VIII, 8-12) à un texte de Jérémie (XXXI, 31-34), dont il fait comme une clef de voûte pour sa démonstration : « Voici, dit le Seigneur, que les jours viennent où je contracterai une Alliance nouvelle avec la maison d'Israël et la maison de Juda... » Pour lui, la descente du « Fils » par qui Dieu a parlé en cette « fin des jours » (I, 1) marque le début de la nouvelle Alliance, donc la fin de l'ancienne, qui, de ce fait, se trouve près de disparaître » (VIII, 13). Or le règlement du monastère essénien proche de la Mer Morte dont un rouleau a été trouvé dans la grotte de Qoumrân, présente cette communauté comme celle de la « Nouvelle Alliance » (Dupont-Sommer, A.P., p. 57-65). Un gros fragment d'un autre manuscrit du même genre, qui a visiblement la même origine et qui avait été découvert

en 1896 parmi les vieux papiers d'une synagogue du Caire et publié dès 1909, fournit à cet égard des précisions nouvelles d'un grand intérêt (A.P., p. 67-83). La théologie chrétienne ébauchée dans le texte initial de l'Epître aux Hébreux est dans le prolongement de celle que laissent entrevoir ces textes pré-chrétiens.

Epîtres pauliniennes

C'est à la même source que nous ramènent les lettres de Paul dans les passages le plus sûrement authentiques qui ont été déjà cités pour établir le caractère mythique de sa vision du Christ.

Une remarque préliminaire s'impose à ce sujet. La vision paulinienne, qu'il faut se représenter d'après son propre témoignage non d'après le récit romancé qu'en donnent les « Actes des Apôtres », se situe sans nul doute à Damas. Nous lisons en effet dans le fragment d'auto-biographie de l'Epître aux Galates : « Lorsqu'il plut à celui qui m'avait mis à part dans le sein de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce de révéler en moi son Fils... je ne montai point à Jérusalem vers ceux qui furent apôtres avant moi, mais je partis pour l'Arabie, puis je revins à Damas. » (I, 15-17).

La « révélation » dont il s'agit ne peut se comprendre que si elle a été plus ou moins préparée dans le milieu où elle s'est produite. La vie des idées, comme celle des organismes, ne surgit point par génération spontanée. Une illumination soudaine suppose une accumulation préalable de rayons convergents. Or il se trouve que le lieu même où se situe celle de Paul était depuis longtemps un centre d'essénisme. La règle monastique découverte en 1896 parmi les vieux papiers d'une synagogue du Caire et nettement apparentée à celle du monastère de Qoumrân se présente comme destinée aux « convertis d'Israël qui sont sortis du pays de Juda et se sont exilés au pays de Damas » (Dupont-Sommer, A.P., p. 73). Cette communauté, plusieurs fois appelée de la « Nouvelle Alliance au pays de Damas » a dû se constituer vers 65-63 avant notre ère, à la suite de mesures vexatoires prises par le roi et grand-prêtre Aristobule II contre l'ensemble de l'Ordre et notamment contre son guide spirituel, le « Maître de Justice ». La filiale de Damas a été fondée « pour qu'on y marchât durant tout le temps de l'iniquité... jusqu'à l'avènement du Fondateur de la Justice, à la fin des jours » (A.P., 73). Elle vit en état d'expectative « jusqu'à l'avènement de l'Oint issu d'Aaron et d'Israël » (A.P., 79).

Une telle attente était de nature à révolutionner des cerveaux saturés de mystique et à leur faire voir comme déjà venu cet « Oint » ou « Christ » tant désiré. Ainsi se comprend fort bien la « révélation intérieure » de Paul.

On s'explique de la même manière qu'il l'ait attribuée à

Celui qui l'a « mis à part dans le sein de sa mère et appelé par sa grâce ». Ces dernières formules sont caractéristiques de l'Essénisme. Nous le savions déjà par Josèphe. Selon une remarque pénétrante qu'il a plusieurs fois formulée (B.J., II, 8, 7, 14 : A.J., XIII, 5, 9 ; XVIII, 1, 2-5), les Sadducéens se considèrent comme les arbitres de leur sort. les Pharisiens le font dépendre à la fois d'eux-mêmes et de la volonté divine, les Esséniens rapportent tout au « destin », disons, en langage chrétien, à la « prédestination ». Les textes de Qoumrân confirment et précisent cette vue générale (Dupont-Sommer, A.P., 88,90,95 ; N.A., 187, 190). Ils nous offrent une sorte d'introduction essénienne à la doctrine de Paul sur la misère humaine, sur le besoin de la grâce divine et sur le rôle souverain des décrets de la Providence, qui la dispense comme il lui plait.

L'Apôtre ne se borne pas à professer les croyances de l'Ordre. Il en observe et en recommande l'austère discipline. Il se représente l'Eglise comme une assemblée de « saints » (Rom., I, 7 ; I, Cor., I, 2 ; II Cor., I, 1 ; Eph. I, 1 ; Phil., I, 1 ; etc.). Tel est, précisément, d'après Philon (Quod omnis probus liber, 75), le sens premier du mot « esséniens » dont la forme grecque « essaioi », devenu en latin « esseni » dérive apparemment de l'araméen « hasyâ » (A.P., p. 107). L'identité de nom s'explique fort bien par une parenté originelle.

Pour Paul, comme pour ces moines, la sainteté en question implique le célibat. « Il est bon pour l'homme de ne pas toucher de femme », lisons-nous dans la 1re Epître aux Corinthiens (VIII, 1). L'Apôtre ajoute : « Je voudrais que tous fussent comme moi. » (VIII, 9). Il permet « par condescendance » le mariage aux gens trop faibles pour garder la continence (VII, 6). Mais, comme les Esséniens, il a en horreur les péchés de la chair. Il lance contre un « impudique » notaire de Corinthe (V, 1-5) une sentence d'excommunication analogue à celles dont les membres de l'Ordre châtiaient tout « délit grave » selon le témoignage de Josèphe (B.J., II, 8, 8).

D'autre part, il affiche à l'égard des richesses un dédain transcendant pareil à celui dont ces mêmes religieux donnaient l'exemple. Il engage ses fidèles à se dépouiller de tout superflu (I Cor., VIII, 1 - IX, 15), à imiter le « Seigneur Jésus-Christ, qui s'est fait pauvre, de riche qu'il était » (VIII, 9).

En somme, Paul se comporte en pur essénien. Pour mieux dire, il apparaît comme un « Ministre de Justice » ambulant, qui représente la « Communauté de la Nouvelle Alliance », l'Eglise naissante, en dehors de la Palestine, dans la « Gentilité ».

L'Apocalypse

L'Apocalypse qui clôt le Nouveau Testament nous fait remonter à la même source que la correspondance de Paul.

Déjà le genre littéraire qu'elle représente est caractéristique de l'Essénisme. Les membres de l'Ordre, s'étant voués à Dieu, se considéraient comme ses confidents de prédilection et ils attachaient une importance exceptionnelle à toute « révélation » qui leur venait de lui. Tel est le sens initial du mot « apocalypse » qui leur était très familier. Ils avaient dans leur bibliothèque de nombreux livres aux titres imposants qui se présentaient comme des recueils de communications secrètes apportées au nom de Dieu, par l'intermédiaire d'un Ange, à tel ou tel personnage du vieux temps considéré par eux comme un ancêtre. Certains de ces écrits remontaient jusqu'au premier homme, Adam. D'autres portaient les noms vénérés de Seth, de Lamech, de Noë, d'Abraham, de Moïse, d'Elie, d'Isaïe, de Jérémie, de Baruch, d'Esdras.

Les textes les plus lus étaient ceux du « livre d'Hénoch », à cause de la curiosité que suscitait ce patriarche antédiluvien enlevé au ciel dans sa 365e année, selon le témoignage de la « Genèse » (V, 23-24). Dès 1906, un professeur de l'Institut Catholique de Paris, l'abbé François Martin, dans la longue Introduction dont il avait fait précéder la traduction de cette œuvre célèbre, relevait (p. CXVIII-CXXII) de nombreux passages de notre Apocalypse canonique qui en procèdent directement. Ses constatations sont particulièrement intéressantes et suggestives depuis qu'on sait que l'écrit en question est un pur produit de l'Essénisme.

Ce n'est pas seulement par des formes stylisées mais par son esprit foncier que la « Révélation » du voyant de Patmos s'apparente à cet Ordre mystique. Ici comme dans le recueil d'Hénoch, nous avons la vision d'un Seigneur des Esprits qui tient chacun d'eux sous ses ordres directs et dont les décrets règlent nos destinées, car notre sort est écrit par avance dans le « livre de vie » (XIII, 8 ; XVII, 8 ; XX, 15 ; XXI, 27 ; cf. Hen., CVIII, 3). Ici comme là, son emprise sur nous étant totale requiert des fils d'Adam qu'il prédestine à son service un renoncement absolu à tout ce qui pourrait les en détourner.

Le vrai chrétien selon l'Apocalypse est voué au célibat. « Je regardai, dit le voyant, et voici que l'Agneau se tenait sur la montagne de Sion et avec lui 144.000 personnes qui avaient son nom et le nom de son Père écrits sur le front... Ce sont ceux qui ne se sont pas souillés avec les femmes, car ils sont vierges » (XIV, 1, 4).

Le même chrétien a horreur du luxe comme de la luxure, des biens matériels comme des plaisirs de la chair. Ces deux sources de mauvais désirs sont étroitement liées. La Rome païenne les personnifie. Elle est une nouvelle Babylone. Aussi sera-t-elle détruite comme l'ancienne. « Et les marchands de la terre pleureront... parce que personne n'achètera plus leur cargaison... Ils seront dans le deuil et diront : Malheur ! Malheur ! La Grande Ville qui était vêtue de lin, de pourpre et d'écar-

late, parée d'or, de pierres précieuses et de perles. En une heure ont été détruites tant de richesses ! » (XVIII, 11-16).

Belle revanche pour les pieux croyants qui ont renoncé pour Dieu à tous les biens comme à tous les plaisirs ! Esséniens et premiers Chrétiens communiaient, à cette perspective, dans un même sentiment de joie et de triomphe.

2. Les Evangiles

La lecture attentive de pareils textes nous permet d'entrevoir dans quelles conditions et sous quelles influences s'est élaboré le mythe de Jésus. Il a été conçu au sein de communautés mystiques constituées en marge du monde israélite et repliées sur elles-mêmes, dont l'idéal cherchait à prendre corps. Au cours de son obscure gestation, il s'est modelé sur la matrice nourricière, variable selon les temps et les lieux, où son organisme s'ébauchait. Il ne pouvait évoluer en Judée, dans le voisinage du Temple, exactement comme à Damas, sur les confins de l'Empire romain et des tribus arabes, ou au delta du Nil, dans la cité cosmopolite d'Alexandrie. Il apparut chez Pierre autrement que chez Paul et Apollos. Mais partout il présentait à sa naissance et il a gardé en grandissant les traits caractéristiques de son origine essénienne.

Nos Evangiles canoniques, surtout les trois premiers, en dépit de leur composition tardive, l'attestent à leur façon. Chacun porte la marque de l'Eglise pour laquelle il a été écrit ou qui lui a donné sa forme actuelle. Mais dans tous Jésus apparaît avec une égale netteté, quoique avec des nuances diverses, comme la personnification du parfait essénien, détaché de tous les biens et de tous les plaisirs, totalement soumis à la volonté du Père qui est au ciel, ne vivant que pour lui. Il est le « Maître de justice » par excellence, qui montre à ses disciples la voie du renoncement et du sacrifice dans laquelle il faut s'engager à sa suite pour plaire à Dieu et s'assurer un bonheur éternel.

C'est déjà l'idée que suggère la mise en scène inaugurale de Jean Baptiste, présenté comme son précurseur providentiel par une application singulièrement arbitraire de textes prophétiques (Marc, I, 1 ; c. Mal., III, 1 et Is., XL, 3). Cet homme du désert, vêtu très pauvrement, à la nourriture très sobre, qui administre quotidiennement sur les bords du Jourdain, non loin de la Mer Morte, les baptêmes rituels chers aux moines de la même région, fait penser tout naturellement à eux. Les rapports qu'il est censé avoir eus avec Jésus figurent ceux qui ont réellement existé entre ce groupe et le christianisme naissant.

Plus encore que les propos qui lui sont attribués, ceux qui

sont mis dans la bouche du Christ ont un accent nettement essénien.

Aux gens qui lui parlent de sa mère et de ses frères, Jésus réplique : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Puis, montrant son entourage, il ajoute : « Voici ma mère et mes frères, car quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. » (Mc., III, 31-35 ; cf. Mt., XII, 46-50 ; Lc., VIII, 19-21).

A ses compagnons de route, il dit : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » (Lc., XIV, 26 ; Mt., X, 37).

Voici la contrepartie, en réponse à une question de Pierre : « Je vous le dis en vérité : il n'est personne, ayant quitté à cause de moi... sa maison, ses parents, ses frères, sa femme, ses enfants, qui ne reçoive beaucoup plus en ce temps même et dans le temps à venir la vie éternelle. » (Lc., XVIII, 30 ; cf. Mc., X, 29-30 ; Mt, XIX, 27-29).

A un jeune homme qui a observé tous les commandements et cherché la perfection, il fait cette remarque : « Si tu veux être parfait, vas, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel, puis viens et suis moi. » (Lc., XIX, 16-21). Devant sa déconvenue, il fait ce commentaire : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu. » (Lc., XVIII, 25 ; cf. Mc., X, 17-26 ; Mt. XIX, 16-26).

Ses disciples, l'ayant entendu discourir sur la réglementation du mariage, font cette réflexion : « Si telle est la condition de l'homme..., il vaut mieux ne pas se marier ». Sa réponse est une approbation : « Tous ne le comprennent pas, mais seulement ceux à qui cela a été donné... Il y en a qui se sont fait eunuques pour le Royaume de Dieu. Que celui qui peut comprendre comprenne. » (Mt., XIX, 10-12).

De tels propos ne peuvent être compris ni d'ailleurs formulés qu'en un milieu d'ascètes voués au célibat et à la pauvreté. Le monde d'où proviennent nos textes évangéliques n'est qu'un prolongement de celui où furent rédigés les textes de Qoumrân.

On s'explique, dans ces conditions, que l'Essénisme, dont, au Ier siècle, l'Alexandrin Philon, le Palestinien Josèphe et le latin Pline l'Ancien attestent la vitalité, ne soit plus guère mentionné, à partir du IIe siècle, qu'à titre de souvenir ou comme une vieille « hérésie » que la foi nouvelle a supplantée. Il se confond alors, en dépit de menues variantes imposées par les contingences de son évolution, avec le Christianisme. La « Communauté » ne fait qu'un avec l' « Eglise ». La « Nouvelle Alliance », dont elle se réclamait est devenue le « Nouveau Testament », parce que le mot hébreu « berith » qui la désignait

d'abord présente ce double sens. A travers la diversité des vocables se laisse entrevoir la communauté d'origine.

Par contre, le Judaïsme, au milieu duquel le Christianisme s'est formé, n'a pas reconnu en Jésus sa vraie progéniture et a pris à son égard une attitude hostile. C'est qu'il était déjà rebelle à l'Essénisme, qui vivait en marge de la société juive sans se confondre avec elle. Son idéal, inspiré par « la Loi et les Prophètes » n'est pas celui du moine qui renonce à tout pour se consacrer uniquement à Dieu. C'est celui du bon bourgeois ou du travailleur aisé qui a femme et enfants avec un honnête confort et qui voit là un signe de la faveur divine. Esséniens et Chrétiens n'ont pu se réclamer de l'Ancien Testament qu'en le transfigurant jusqu'à le défigurer par une exégèse symboliste très arbitraire.

Grâce à cette libre interprétation de l' « Ancien Testament » par les tenants de la « Nouvelle Alliance » devenue l'Eglise du Christ, la vieille religion d'Israël, nationale et raciale, dispersée à travers tout l'Empire romain, a servi de véhicule à une foi dissidente qui s'adressait aux gens de tout pays sans distinction de race et de nation. En un temps où Rome bousculait toutes les traditions et broyait toutes les résistances, où beaucoup d'âmes désemparées cherchaient une voie de salut, le porte-parole de la « Bonne Nouvelle », Jésus Fils de Dieu fait homme, leur apparut comme le « Sauveur » prédestiné venu du ciel en terre pour montrer le chemin providentiel par lequel l'humanité déchue peut revenir au Paradis perdu. Il disait : « Heureux vous qui êtes pauvres, car le royaume des cieux est à vous. Heureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés. Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous serez dans la joie. » (Lc., VI, 20-21). « Venez à moi, vous tous les fatigués et les accablés, et moi je vous soulagerai. » (Mt. XI, 28). Pline l'Ancien, qui nous montre les Esséniens vivant au milieu des palmiers à l'ouest de la Mer Morte où il a dû les rencontrer au début de la Guerre des Juifs, note en passant que cette société permanente de célibataires « où il n'y a point de naissance », est sans cesse renouvelée par l'afflux de gens qui « accablés par la vie sont violemment portés vers leur observance par les flots de la fortune. » (H. N., V, 17, 4). Ce courant d'incessante rénovation s'est continué dans l'Eglise avec une force croissante parce que l'idéal essénien s'y trouvait personnifié avec une vie singulière en Jésus.

Le Gérant : Georges Ory

Imp. Leroy - La Ferté-Macé (Orne) Dépôt légal 1er trim. 1954